

## Maurice Bellet , ou la déception surmontée

Par Brooks La Chance

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

Novembre 2004

*J'écris. J'écris comme au milieu du feu, parce que ce que j'ose aborder, c'est l'intouchable. Je vais écrire jusqu'au bout. Je n'entrevois qu'à travers la brume- à travers un nuage de nuit, en vérité- ce vers quoi je vais, et dont j'espère apercevoir quelque clarté.*

Inhabituelles de la part d'un homme qui se dit philosophe, ces premières lignes de *L'amour déchiré* (2000). Insolite, cet aveu d'ignorance portant sur le sens, la direction du discours. Rebutant, peut-être, le lecteur soucieux d'arriver à destination, plutôt que cheminer dans un compagnonnage qui se veut fraternel.

Avec Bellet, on est aux antipodes de ce qu'on pourrait appeler une pratique consummatrice de la lecture, même philosophique (et ça tombe bien, car c'est un peu contre de telles pratiques, dans de nombreux domaines de la vie, que s'élève son appel à la gratuité et à l'abstinence<sup>1</sup>) : il ne s'agit pas de *s'approprier* des idées, que celles-ci soient originales ou rebattues, pour éventuellement les restituer ailleurs comme nôtres. Ainsi – et c'est encore un trait qui peut dérouter- Bellet évite délibérément de se référer à d'autres, des autorités (les « grands philosophes ») qui légitimeraient son discours en même temps qu'elles serviraient de médiation avec le lecteur ; celui-ci est confronté directement à une parole qui oscille entre naïveté et subtilité, mais ne cède jamais, ou si peu, à la posture de l' « expert » ou du « spécialiste ». Cela choquerait moins si Bellet ne parlait que de morale ou de sujets existentiels, comme c'est le cas dans *L'amour déchiré* ; mais il n'hésite pas à aborder des problématiques socio-économiques ( comme dans *Le sauvage indigné*, 1998, titre significatif), ou épistémologiques ( *Critique de la raison sourde*, 1992) avec le même aplomb.

Philosophie d' « honnête homme » ? Essayisme ? C'est mal connaître l'ambition d'un penseur qui donne comme sous-titre au *Paradoxe infini*, son dernier ouvrage en date, « Pour une science de l'humain ». Ce qu'on pourrait prendre pour le « flou poétique » d'un « philosophe littéraire » est, si l'on prend au sérieux le projet belletien , la rigueur – de finesse, certes, et non de géométrie – d'une véritable « science » de l'humain, conçue en analogie avec les « sciences dures ». Ce que Bellet veut retenir de ces sciences, c'est leur « exigence de vérité », appliquée à l'humain. Et c'est là, peut-être, que le reproche de naïveté semble poindre avec le plus d'insistance.

Toutefois, - si l'on met de côté pour l'instant le rapprochement audacieux avec les sciences dures – une lecture attentive révèle à quel point l'œuvre de Bellet est habitée par cette exigence de vérité. Et d'abord par son refus même de la posture du « spécialiste ». En effet, l'exigence de vérité dont il parle porte sur l'humain dans son ensemble, dont on sait qu'on ne peut guère dissocier les aspects (psychologique, moral, social, économique) qu'en théorie ; le spécialiste de tel domaine (et cela est vrai particulièrement de l'économiste, auquel il se prend dans *Le sauvage indigné*) fait comme si cette complexité n'existait pas, l'exigence de vérité se

---

<sup>1</sup> Maurice Bellet, *Invitation. Plaidoyer pour la gratuité et l'abstinence*.

limitant pour lui à ce que sa discipline lui permet d'en appréhender. Cela est aussi bien le cas du philosophe au discours bardé de références : il ne conçoit l'humain qu'au travers d'une certaine tradition. D'où la nécessité de reprendre les problèmes à neuf, dans leur imbrication et leur rapport à l'humain.

*A neuf.* Il y a chez Bellet une véritable obsession du commencement, visible dans les titres de certains ouvrages : *Incipit ou le commencement*, *Invitation*. Cela expliquerait, entre autres, la prolixité même de son œuvre, quelque quarante ouvrages. Rien n'est jamais gagné, il n'y a pas de « somme », il faut toujours recommencer, reprendre ce qui est au fond la même démarche appliquée à des sujets, des thèmes différents. Bellet parle parfois de pensée *athématique*, pour désigner une pensée « sans contenu », applicable à tout thème possible. Et d'en donner (dans *Critique de la raison sourde* et *Le paradoxe infini*) une sorte de dispositif qui rappelle curieusement, plus dans son effet sur le discours que dans sa forme même, la logique hégélienne. C'est avec cette notion de pensée athématique que se réalise de plus près, semble-t-il, le projet d'une science de l'humain analogue aux sciences de la nature ; c'est aussi la facette la plus difficile de l'œuvre de Bellet, et nous ne nous y attarderons pas.

Mais l'important est que cette démarche, dialectique en quelque sorte, charpente chacun des ouvrages de Bellet et en fait autre chose qu'un vague essai sur tel ou tel thème ; une véritable *pensée* est à l'œuvre, même si elle prend la forme d'un certain lyrisme, particulièrement quand un sujet comme « l'amour déchiré » est en cause. C'est que la démarche belletienne fait corps avec son sujet, sa dialectique épouse, par exemple, les méandres de l'amour quand il subit l'épreuve de *la douleur qui vient du dedans de l'amour, d'une douleur, d'une tristesse, d'une dérélition que l'amour lui-même engendre*. Dès lors, le discours belletien se rapproche à s'y méprendre du poème, ou même du conte ou du récit. *Lisez ce que je vais en dire*, annonce-t-il en introduction de *L'amour déchiré, non point comme une thèse, mais comme un récit*. (Bellet a aussi écrit quelques romans, et une autobiographie, *La longue veille*, qui est fondamentale à la connaissance de son œuvre). Pour une pensée qui ne se contente pas d'*arriver* le plus vite possible à quelque chose comme une conclusion, mais qui consiste essentiellement en un cheminement, le modèle narratif est presque inévitable. Il s'agit de suivre les péripéties de l'amour, de Bellet lui-même, ou encore de « la voie », dans un des livres les plus « athématiques », puisqu'il a pour sujet, pour « héros », un terme abstrait (en même temps que très concret : la voie, le chemin) qui *est* le chemin même qu'il parcourt. De même, il est presque impossible d'éviter le lyrisme, voire le pathos, quand ce dont il s'agit (comme dans *La voie* et *L'amour déchiré*), c'est ce qu'il y a de plus humain chez l'homme, et surtout qu'on ne veut éviter de nommer ces expériences limites que sont la souffrance, ou la dérélition.

Car il y a au cœur de l'œuvre belletienne une autre obsession, qui rejoint et éclaire celle du commencement : ce souci- au plein sens du mot- de ne pas *omettre* tel aspect oublié, exclu, mal aimé de l'expérience humaine. L'exigence de vérité chère à Bellet implique une fidélité pleine et entière à l'expérience humaine, une *écoute* (titre d'un de ses ouvrages) sans *a priori*<sup>2</sup>, sans pré-jugés, ni préjugés, c'est-à-dire sans exclusion de ce qui ne cadrerait pas avec telle conception de l'homme, vision du monde ou encore discipline des sciences humaines. L'expérience que Bellet a lui-même faite de la psychanalyse, comme sa propre activité pastorale, sont ici déterminants. Mais il ne s'agit pas de la psychanalyse comme théorie-freudienne, jungienne, lacanienne ou autre-, qui enfermerait l'humain à nouveau dans le

---

<sup>2</sup> *L'écoute est sans jugement.*

carcan d'une discipline, mais comme pratique et comme expérience, rejoignant *l'écoute* au sens large du terme. *Ecouter, c'est être là, l'oreille ouverte, et laisser dire ce qui se dit*<sup>3</sup>.

Conçue ainsi, la psychanalyse – ou plutôt, l'expérience psychanalytique- est *l'épreuve*<sup>4</sup> privilégiée à laquelle est soumis l'analysant, bien sûr, mais aussi les sciences humaines, la philosophie et la religion, dans leur prétention (pour les deux dernières, millénaire) de « dire le dernier mot » sur l'homme. Cette parole émanant de l'analysant, neuve pour lui et pour l'analyste qui écoute vraiment, ouvre chaque fois des dimensions inouïes<sup>5</sup> de l'expérience humaine, bouleversant ainsi les axiomes sur lesquels se fondent les différentes visions de l'homme, et obligeant le philosophe à *recommencer* chaque fois à neuf. On comprendra que ce philosophe là n'est plus celui qui se définissait dans la continuité avec la tradition philosophique occidentale, mais qu'il se situe par rapport à une certaine *rupture*, celle de *l'épreuve*.

Cette *épreuve*, il faut l'entendre en plusieurs sens, qui se rejoignent. C'est aussi bien l'épreuve personnelle, celle par exemple de « l'amour déchiré » confronté à ses propres contradictions internes, ou la crise de la foi chez le croyant ; c'est l'épreuve que fait l'analysant à la traversée de la psychanalyse, et qui prolonge en général la première ; c'est enfin une épreuve collective, que Bellet appelle *la Krisis*, remise en question radicale des grandes instances du sens (religions, philosophie, Lumières) quand elles n'arrivent plus à rendre compte de la montée de l'inhumanité en l'humain, expérience limite par excellence : Bellet mentionne bien sûr les horreurs du XXème siècle mais, plus encore, il se montre attentif à cette nouvelle forme d'inhumanité, « l'horreur économique » qui menace notre temps, la gestion de l'humain selon les seuls principes économique (*tout ce qui nous fait envie, nous l'aurons*), et technologique (*tout ce qui est possible, nous le ferons*).

Le sujet belletien, qui traverse l'épreuve, fait l'expérience d'une désillusion, d'une déception. Il se situe *après* le naufrage des grandes idées religieuses et humanistes, comme de ses conceptions personnelles (mais héritées) sur l'amour ou la foi. D'où son besoin de *recommencer*, non point dans un au-delà de ces mêmes idées, mais en-deçà d'elles, en ce point que Bellet appelle *inaugural*. C'est en ce point que l'humain se distingue le plus nettement de l'inhumain. En fait, l'inaugural ne fait qu'un avec la *Krisis* elle-même, qui oblige justement à choisir, à *dis-criminer*, radicalement, entre l'humain et l'inhumain. Et ce point, c'est l'écoute qui l'atteint- l'écoute, *relation nécessaire d'humanité, (...) ce-sans-quoi l'homme est pour l'homme le pur étranger, l'abîme d'absence. Mais il est vrai que c'est en même temps le plus rare et le plus difficile, le toujours-déjà perdu*.<sup>6</sup> Atteindre ce point n'est donc jamais un acquis, c'est toujours à recommencer. Et même, à chaque étape de la démarche, il convient d'en revenir au point inaugural pour vérifier que l'impulsion première n'est pas pervertie, qu'elle ne glisse pas insensiblement vers l'inhumain. Une des qualités éminentes de l'œuvre de Bellet nous paraît être cette sensibilité suraiguë - relevant justement de l'écoute- à la manière dont les plus hautes aspirations, les meilleures intentions de la vie sont susceptibles d'être détournées ; comment, par exemple, l'amour peut, sans crier gare, verser du côté de son contraire, la jalousie la plus vindicative. Dévoiement qui connaît son pendant dans le domaine de la pensée, dès que celle-ci perd de vue le point inaugural, c'est-à-dire l'enracinement dans un vécu humain, dans une relation, dans une écoute.

---

<sup>3</sup> P.19.

<sup>4</sup> Autre mot important pour Bellet, et titre d'un de ses ouvrages.

<sup>5</sup> Au sens de « encore non entendues », « non écoutées » : autre titre d'une œuvre de Bellet.

<sup>6</sup> P.19.

Car c'est paradoxalement ce choix radical de l'humain contre l'inhumain qui assure à la pensée son ouverture la plus grande à l'ensemble de l'expérience, y compris à ce qui est « inouï » et que, comme tel, on relèguerait de prime abord du côté de l'inhumain. Une pensée qui n'a pas fait ce choix premier en oublie que les axiomes sur lesquels elle fonde sa démarche sont d'abord *proposés à titre de possibles*, mais ne sauraient en rien exclure d'autres axiomes et d'autres démarches ; ainsi la science économique, qui semble dominer notre temps, peut verser dans l'inhumain, si elle oublie qu'il en va en économie d'abord de l'humain, et que par exemple la notion d'échange est intimement liée à celle de désir. Une « science de l'humain » est « science de l'humain », parce qu'elle est à l'écoute de l'humain, et prête, au nom de cette écoute, à remettre en question les axiomes qui la fondent dès que celles-ci ne correspondent plus à ce qui a été écouté – d'où le rapprochement avec les sciences dures, qui n'hésitent pas à bouleverser leur cadre théorique quand celui-ci ne « colle » pas à l'expérience.

Mais revenons à un aspect de *l'épreuve* qui occupe particulièrement Bellet dès ses premiers livres : la crise de la foi. Prêtre, Bellet est d'abord un penseur religieux, chrétien et catholique, publié chez Desclée de Brouwer principalement ; le « lieu » d'où il parle n'est pas un secret. Mais le caractère même de sa pensée rend les choses un peu plus complexes. Le sujet belletien, rappelons-le, est un sujet désillusionné, un sujet « d'après » la *Krisis*. Il ne s'agit donc nullement pour Bellet de « ramener » à son point de départ le croyant en proie à une crise profonde de sa foi, comme on ramène au bercail la brebis égarée ; ni de faire de la crise un moment mystique de « nuit obscure », une purification de la foi. A la différence de la « nuit » balisée par le discours mystique, la crise moderne de la foi, telle que l'a vécue la carmélite Thérèse de Lisieux, débouche sur un *inouï* et sur un irréversible, analogues à l'inconnu sur quoi débouche l'expérience analytique.

Qui plus est, la crise religieuse n'est qu'un aspect de cette *déflagration* qui affecte toutes les instances du sens, et qui rend celles-ci définitivement inopérantes dans notre monde contemporain. Ainsi, Bellet ne croit-il nullement en ce *retour du religieux* parfois annoncé dans les médias : celui-ci est soit le retour momentané, et de toute manière peu souhaitable au « doctrinaire-disciplinaire » (l'intégrisme), soit la relégation de l'expérience religieuse au créneau du « religieux » à l'intérieur du marché mondial (le New Age, le syncrétisme, etc.) Par contre, *la Krisis* oblige à revenir au point inaugural où, dans la simplicité de l'écoute, de la relation humaine, de l'analyse, s'il le faut, le sujet peut refaire le cheminement des grandes expériences humaines, religion, philosophie et art. Et ce cheminement peut se dérouler en dehors des références héritées – par exemple, la référence à une religion-, comme elle peut choisir d'investir à nouveau ces références : l'essentiel étant, comme pour la pensée, qu'on ait fait le choix de l'humain.

Mais *la Krisis*, dit Bellet, n'est autre que la révélation de l'Évangile. Car celui-ci est donation, au point inaugural, d'une Parole qui fonde l'écoute, la relation humaine et l'humanité même de l'homme. Cette Parole court le risque de s'anéantir dans l'inhumain – c'est là la *Krisis* proprement dite, la Passion, en tant que celle-ci est le Jugement de ce monde, qui oblige au choix pour l'humain. Enfin, au cœur même de cette épreuve, elle est ressurgissement, recommencement au point inaugural (la résurrection).

Ce virage dans la pensée de Bellet (opéré le plus souvent à la fin de ses livres) peut embarrasser, dans la mesure où il fait revenir « par la bande » la référence chrétienne, au terme d'une démarche qui paraissait sinon l'exclure du moins la relativiser, à l'intérieur d'une ouverture à tout cheminement humain, religieux ou non. N'oublions pas, toutefois, que cette

ouverture elle-même se fonde sur le choix préalable de l'humain contre l'inhumain, choix sans lequel il n'est pas d'ouverture possible. Là où il n'y a pas *don* de Parole, de relation et d'écoute, il ne saurait y avoir humanité ; c'est cette Parole qui prend visage dans le Christ. Il faut bien comprendre que ce Christ là, cet Evangile là ne sont pas des références qui se situent dans le passé (liés au christianisme historique, à l'Eglise, etc.), mais qu'ils se dessinent en avant de nous, comme horizon de vécu et d'action.

Il y a bien, en un sens, un acte de foi, chez Bellet : c'est que ce qui se dit dans l'Evangile excède de très loin l'Evangile (comme texte) et a fortiori la tradition chrétienne, et parle de *l'inaugural*, ce qui fonde l'humain. Paradoxalement, cet acte de foi se vérifie par la négative : par *l'épreuve de la foi* (ou plus généralement du sens) que vivent tant de contemporains. L'épreuve, où se revit la Passion du Christ, garantit, par la confrontation à l'inhumain (la perte radicale du sens), que l'Evangile n'est pas une référence appartenant au passé, mais est de l'ordre de *l'inouï*, du recommencement au point inaugural. Ou, pour le dire peut-être plus simplement : en notre temps de *Krisis*, l'Evangile n'est plus un texte ou une doctrine, mais une *praxis*, toujours à recommencer au milieu de la perte du sens. Et cette *praxis* peut être de tout ordre, et pas nécessairement, ni même principalement « religieuse ». Elle n'en est pas moins « évangélique », dans la mesure où elle affronte *l'épreuve*.

La pensée de Bellet, si abstraite en apparence sous certains aspects, est indissociable de cette *praxis* à inventer. C'est que son abstraction même, son *athématisme*, est ouverture et, pour reprendre le titre d'un de ses ouvrages, *invitation*. Invitation à penser, mais aussi à agir autrement au milieu de la crise du sens. Autrement, mais à l'intérieur de ce qui est déjà là, de l'expérience humaine telle qu'elle nous est donnée – en la reprenant au point inaugural. Ainsi, en ce qui concerne « l'horreur économique » qui domine notre temps, il ne s'agit nullement de rompre avec les axiomes sur lesquels elle se fonde : désir, expansion, concurrence, échange, argent.<sup>7</sup> Il s'agit bien plutôt de les reprendre au point inaugural, de les critiquer en vertu de l'exigence même d'humanité qu'ils présupposent, de les ouvrir à partir de la dimension de l'humain qui leur donne sens et sans laquelle ils « deviennent fous ». Par exemple : *Il y a ainsi une critique radicale du marché par la loi humaine de l'échange qu'il prétend servir et qu'il oublie. Et si l'on méconnaît ce que je dis, alors, il faut appeler les choses par leur nom : vendre et acheter ce qui de sa nature échappe au monétaire, c'est la prostitution. On sait le reconnaître pour le sexe, quand elle est physique et manifeste. Elle peut jouer en tout, même si on sauve les apparences. L'esprit peut se prostituer. Si rien n'arrêtait ce mouvement-là, on irait vers une humanité compulsive-prostituée, dont l'univers de la drogue donne une préfiguration sinistre.*<sup>8</sup> Dans ce discernement des dévoiements que peut subir l'humain à partir de ses propres axiomes, l'écoute - particulièrement la pratique psychanalytique dans ce qu'elle nous apprend de la dynamique du désir - est fondamentale<sup>9</sup>.

L'ouverture proposée est, par conséquent, une invitation à *la gratuité et l'abstinence*<sup>10</sup>. Par ces deux attitudes, on se libère de l'enfermement dans l'économique, et on retrouve la valeur des relations humaines dans leur dimension proprement humaine. C'est, si l'on veut, une démarche religieuse, rappelant les anciennes ascèses, à cela près qu'elle ne se fait plus en vertu d'un ordre « doctrinaire-disciplinaire » (une religion avec sa doctrine et ses commandements), mais d'une écoute renouvelée, d'un discernement renouvelé des exigences

---

<sup>7</sup> *Le sauvage indigné*, pp.79-100

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp.90-91.

<sup>9</sup> Mentionnons aussi que Bellet fut longtemps proche des jésuites, qui pratiquent, avec les *Exercices*, une autre forme d'écoute discernante du désir.

<sup>10</sup> « Plaidoyer pour la gratuité et l'abstinence » est le sous-titre de l'ouvrage *Invitation*.

de l'humain à maintenir au milieu de la crise contemporaine. Elle ne débouche donc nullement sur la fondation d'une « église » de plus, ou d'un retour à d'anciennes traditions , mais sur l'invention de formes tout à fait nouvelles, *inouïes*, de vivre ensemble (qui peuvent s'accommoder de structures déjà existantes). Fidèle au mouvement de sa pensée, Bellet a tenté, par la création d'un lieu de rencontres à Paris (*L'Arbre*), d'un site Internet (*le lieu du combat*), de forums de discussion sur le Web, d'*inventer* de ces configurations nouvelles, à une échelle très modeste, informelle, mais inscrite dans la dynamique du monde contemporain.

Enfin, il n'y a pas de différence fondamentale entre la pensée et la vie. L'une et l'autre reposent sur l'écoute et la relation. Dans un lieu de vie, chacun est écouté pour ce qu'il a à dire, sans jugement ; il peut y penser librement. Un lieu consacré à la pensée, ainsi conçue, est aussi un endroit de vie. Maurice Bellet a su proposer un tel lieu de rencontre et de compagnonnage aux êtres, rares ou nombreux, que les grandes instances ont déçu et que la question du sens préoccupe encore.

© Brooks La Chance

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

Novembre 2004